

Le Dernier Mineur.
Conférence de
Léon-Joseph Broquet



Extrait des Actes 2018

ACTES

DE LA
SOCIÉTÉ JURASSIENNE D'ÉMULATION

ANNÉE 2018
CENT VINGT ET UNIÈME ANNÉE

Tiré à part

Tous droits réservés
tant pour le texte que pour les illustrations

Note du comité directeur

Les opinions exprimées par les auteurs dans leurs mémoires
sont personnelles et n'engagent en rien ni la Société ni le comité directeur.

Responsable des *Actes* : Amalric Oriet

© 2019 Société jurassienne d'Émulation
8, rue du Gravier, CH-2900 Porrentruy

www.sje.ch

ISSN 1011-2820

Le Dernier Mineur

Conférence de Léon-Joseph Broquet,
le 30 septembre 2017,
à la tête de puits à Delémont

LÉON-JOSEPH BROQUET



Introduction de Régis Froidevaux

Exploité depuis des siècles dans le Jura, le minerai de fer est extrait de manière industrielle au XIX^e siècle dans la vallée de Delémont, en connaissant son apogée dans les années 1850. La construction de puits de mine permettait d'accéder aux filons de minerai, généralement à

quelques dizaines de mètres de profondeur. Les mineurs et la matière excavée étaient descendus respectivement remontés dans ces puits par des ascenseurs rudimentaires, actionnés par la machinerie abritée dans les têtes de puits. L'avant-dernière à avoir été construite est celle des Rondez, à Delémont, en 1917. C'est la seule des quelque 190 têtes de puits de ce bassin minier à avoir été conservée, témoin des origines de l'industrialisation de la vallée de Delémont. Ce bâtiment est un vestige unique du patrimoine industriel suisse. Un projet pour sa restauration et sa réhabilitation est en cours de procédure.

Le 30 septembre 2017, l'Association de la tête du puits de mine¹ a célébré les cent ans d'existence de l'ultime témoin architectural des mines de la vallée de Delémont. Lors de cet événement, M. Léon-Joseph Broquet, dernier ouvrier connu à avoir travaillé dans les mines, a raconté son vécu de l'époque par une conférence tenue dans le bâtiment centenaire. Alors qu'il avait dix-huit ans, en 1942, il fut engagé à la mine des Prés Roses, à Delémont. Il y travailla durant trois ans, jusqu'à la fermeture de cette mine, qui signifiait aussi la cessation définitive de l'exploitation du minerai de fer dans le Jura.

Le témoignage de Léon-Joseph Broquet est donc exceptionnel et émouvant, rehaussé par de nombreuses anecdotes. Plein de dynamisme, la mémoire intacte, le souvenir présent et les yeux vifs, il parle de son passé et de son travail dans la mine, comme s'il avait pris sa retraite la veille. C'est probablement grâce à l'intercession de sainte Barbe que Léon-Joseph Broquet peut aujourd'hui apporter son témoignage éclairant sur les conditions de vie et de travail des ouvriers des mines.

Conférence

À tout seigneur, tout honneur, c'est par l'éloge d'un vieux mineur de fond que je commencerai l'histoire du dernier chapitre de l'exploitation des mines de fer dans le Jura :

La Lutte syndicale, 26.09.1925 :

« Delémont et environs.

Vendredi passé, on conduisait dans sa dernière demeure le camarade François Broquet, mineur. C'est un des vétérans de l'organisation qui

nous quitte sur la place de Delémont. Membre fondateur du groupe des mineurs des Rondez en 1907, il fut nommé membre du comité de section en 1919. Il exerça son mandat avec zèle et dévouement jusqu'au moment où la maladie vint le surprendre en pleine activité. En partie usé par 30 années de pénible travail dans les mines, un mal terrible vint achever trop tôt la carrière bien remplie de ce brave citoyen. Il s'est éteint à l'âge de 61 ans, en possession de toutes ses facultés mentales jusqu'à la dernière heure...

Tempérament calme, animé d'un esprit de droiture et de franchise, le père Broquet jouissait de l'estime et de la sympathie, non seulement de ses camarades, mais de toutes les personnes qui l'ont connu. C'est pourquoi, aujourd'hui, en lui adressant un suprême adieu, nous disons Camarade Broquet, tu n'es plus, tu reposes en paix, mais ton souvenir, ton exemple resteront gravés dans nos cœurs. Ils seront pour nous un guide, un encouragement dans les heures les plus pénibles que l'avenir peut nous réserver. »

François² est né le 19.08.1864 à la Réselle de Movelier, petite ferme à une demie-heure de marche à l'est du village. Le petit domaine³ sera vendu par le neveu de François, Bernard, en 1915, à Eliza et Frédéric Friedli, qui seront assassinés le 6 mars 1930. Le vieux mineur, usé par le labeur, s'en va après avoir élevé 14 enfants. Un de ses nombreux petits-fils est un libraire-éditeur connu à Montréal, ainsi que dans tout le Canada francophone⁴.

Fils d'un petit paysan et maître-bûcheron, je suis né à Movelier le 24 mars 1924. Deux sœurs aînées, deux frères plus jeunes. Mon plus jeune frère est le seul encore en vie, il a 86 ans.

Souvenirs d'enfance

J'ai fréquenté l'école primaire de Movelier de 1930 à 1939, les cinq dernières années sous la férule de Josèphe Tièche, qui avait été l'instituteur de mon père. Une pensée reconnaissante à ce vieux maître que je n'ai pas assez remercié de son vivant. Les deux dernières années scolaires chez Eugène, traire, etc⁵.

En avril 1939, un paupérisme latent touche une grande partie du pays, depuis le krach de Wall Street du 24 octobre 1929. La classe ouvrière est particulièrement touchée. Il faut être pistonné pour être embauché sur un chantier. Ceux qui espèrent travailler aux fortifications

qui se construisent aux frontières vont plaider leur cause auprès des Constructions militaires à Berne, parfois sans succès.

Je deviens tour à tour domestique de campagne, bûcheron à 15 ans avec mon père (il paraît que j'étais doué pour l'entaille et le peigne, déterminants pour la direction de la chute de l'arbre, la tronçonneuse n'existe pas). En 1940, je participe au creusement des fouilles pour l'installation du téléphone entre les fortins du pays: Pleigne, Mettembert, Movelier, puis j'entre au service de la coutellerie Wenger à Delémont. Je polis des lames sur une meule de crin en regardant trop souvent l'horloge fixée au mur.

Ce sera ensuite l'intervention du beau-frère de ma grand-mère paternelle, appelé l'oncle Fluri en famille, ancien contremaître aux Rondez qui me présentera non pas au chef du personnel, mais au directeur Jacques Funk. Après une discussion en langue allemande, à laquelle je ne comprends rien, le directeur me dit, après avoir consulté mon livret scolaire, «je te propose une place d'apprenti mécanicien ajusteur. Tu as 18 ans, alors que nous engageons nos apprentis à 15-16 ans ayant suivi l'école secondaire, mais je suis prêt à faire une exception pour toi». Un tournant dans ma vie. «Merci Monsieur le Directeur, mais je ne peux accepter votre offre. Mes parents comptent sur moi pour les aider financièrement.» Ce n'est que partiellement vrai. La vérité, c'est qu'après avoir bourlingué pendant trois ans, je n'ai plus l'esprit apprenti. De plus, la mécanique ne m'emballe pas. J'avais dévoré la maigre bibliothèque scolaire, ce qui ne m'incitait pas à choisir l'industrie. «Bien, puisque tu renonces à l'apprentissage, je te propose une place aux mines du Pré Rose, en qualité d'aide au chef d'exploitation M. Werner Steiner. Si tu acceptes, tu te présenteras à lui le 1^{er} avril 1942 à 7 h 00 au Pré Rose. Tu recevras 70 centimes à l'heure pour 96 h par quinzaine.»

Les mines! On n'en avait jamais parlé en famille. Fermées juste après ma naissance, elles étaient tombées dans l'oubli. Et de l'oncle François, personne n'avait fait état de son existence et de celle de sa nombreuse famille. Ah! les secrets de famille avaient la vie dure.

Quant à Zola, aucune de ses œuvres ne figurait dans la bibliothèque scolaire. Le curé m'avait dit: «Mais mon cher, Zola est à l'Index», lorsque je lui avais parlé du fameux article «J'accuse...!» de l'affaire Dreyfus. C'est donc plus tard que je lirai *Germinal*, *Au Bonheur des Dames* et les *Rougon-Macquart* grâce à la promotion des éditions Rencontre.

Les mines de la société des Usines de Louis de Roll S.A.

En 1926, la société prend la décision de renoncer définitivement à l'exploitation de la dernière mine : la mine du Pré Rose. Au grand dam de son jeune chef d'exploitation qui vient de faire ses premières armes depuis 1923, où il a fait la preuve de ses capacités de chef compétent. Il a 23 ans. Sur la photo de fin, exposée au musée d'histoire, à Delémont, ils ne sont plus que 22, la vieille garde. On reconnaît tous ceux qui reprendront leur fonction en 1941 : Werner Steiner, le contremaître Chappuis, les mineurs Gasparoli, Respinguet, Ecabert *dit* la Caille, le machiniste Fleury *dit* Doudlet.



Illustration 1 : Équipe de mineurs lors de la fermeture de la mine des Prés Roses 1926/27. ©musée jurassien d'Art et d'Histoire, Delémont.

En 1925, le prix d'une tonne de fonte étrangère est égal à celui du minerai indigène nécessaire à la même quantité de fonte. Dès sa fermeture, la mine est mise sous surveillance jusqu'en 1935. Cette mission sera sous les ordres de Louis Chappuis, entré en 1900 comme mineur et contremaître depuis 1918. Puis ce sera la fermeture (pensée comme

définitive). On inonde puits et galeries. Le pays oublie ses mines et ses mineurs, histoire ancienne (2 ans). Et même en mai 1941, lorsque la direction prend la décision de rouvrir la mine du Pré Rose, ça passe presque sous silence. Les journaux et les manchettes sont dominés par les faits de guerre, d'autant qu'un mois plus tard, l'armée d'Hitler attaque l'U.R.S.S. *L'Express*⁶ de Bienne y consacre un article bien documenté repris par *la Lutte syndicale* du 5.9.1941.

Sur place, l'activité reprend. On mettra des mois à pomper l'eau (17 millions de litres), pendant qu'en surface on démolit l'ancien bâtiment, remplacé par une construction moderne et fonctionnelle. Seul subsistera l'ancien bûcher, réserve de bois.

Le [nouveau] bâtiment se compose de deux parties. La partie est à toit bas. Elle abrite les sanitaires et vestiaires des ouvriers. Équipé d'une double rangée de tuyaux percés (comme à l'armée) au-dessus d'une longue cuvette d'écoulement. Au sol, des caillebotis de bois, autour du local un banc de lattes sous les patères destinées aux vêtements. Les mineurs se changent complètement à l'arrivée et à la sortie. Tenue légère pour le fond, il y fait une température de 15 °C. On y transpire, mais il est recommandé de mettre une petite laine à la pause.

L'autre partie de l'immeuble (à toit élevé, dicté par l'emplacement des poulies en verticale du puits) est réservée, au nord, à la machinerie composée des deux grandes bobines. L'une enroule et l'autre déroule. Le titulaire de la fonction est assigné à être toujours apte à répondre aux sollicitations qui viennent du fond, soit par sonnette codée, soit par téléphone.

Au sud-ouest du local, un puissant compresseur qui fonctionne sans arrêt et qui de temps à autre recharge ses accus dans un bruit tonitruant.

Entre la porte de sortie sud et le compresseur se trouvent la forge, l'installation de préparation de la tuyauterie, ainsi que les W.C. Au nord, près de la porte d'entrée, un petit bureau, meublé d'une armoire et d'une table.

Au premier étage arrive, depuis l'extérieur, un rail d'une trentaine de mètres conduisant aux terrils, le premier formé du minerai, le second du bolus. Le premier sera amené à disparaître dès l'entrée en fonction du téléphérique.

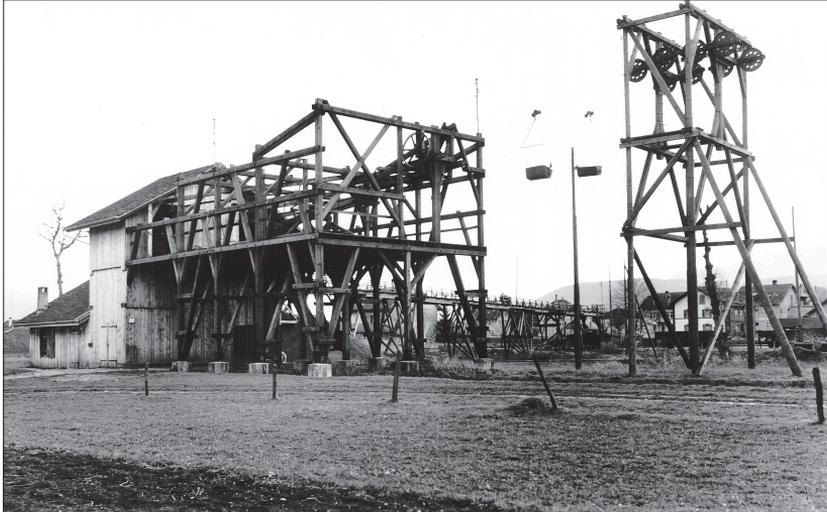


Illustration 2 : Le téléphérique mis en place en 1943. © collection Broquet.

Emplacement de la mine

À équidistance entre la grande écluse et la ferme du Pré Mochel.
À gauche du chemin conduisant à la déchetterie.

Dessin schématique (non représenté ici) du professeur de dessin Schwarz

Le puits (136 m de profondeur) n'est crépi que sur quelques mètres.
En dessous apparaissent les différentes couches géologiques, car il n'y a pas de caisson de protection. L'humidité suinte par endroits.

Anecdotes

Après avoir surmonté de nombreuses difficultés (le téléphérique est d'occasion), le chef veut montrer les installations, dont il est légitimement fier, à ses mineurs. Il donne rendez-vous à l'équipe du soir à 13 h 30 à la Blancherie. Il rassemble l'équipe sur un rang comme à la parade sur le chevalement. Au moment de l'explication du fonctionnement du lavoir, on entend un pet pas trop étouffé. En roulant des yeux de divisionnaire, le chef demande : « Est-ce que le monsieur bien élevé voudrait

bien s'annoncer?» Silence total. Un ange passe. C'est comme à l'école, même sous la torture, on ne trahit pas. L'équipe du matin n'a pas été invitée.

En 1943, j'assiste à la pause d'un groupe de mineurs et wagonneurs. On y refait le monde comme au café du Commerce. C'est Schüll de Courroux qui parle: « Vous savez tous que le 29 et le 30 septembre 1938, Hitler, Daladier (le Taureau du Vaucluse), Chamberlain (chapeau melon et parapluie) et Mussolini se sont rencontrés à Munich. Après l'accord, Hitler sourit: « Lorsque j'aurai installé que des Allemands dans les Sudètes, je ferai le tour de l'Allemagne à vélo.» Et tranquillement Chamberlain répond: « Mister Hitler, et puis l'après-midi? » » À l'aéroport du Bourget, Daladier qu'on applaudissait à son arrivée, avait dit à ses proches: « Ah les cons! » L'Europe croyait avoir évité la guerre.

Fonctionnement au sol

La fonction la plus importante sur le plancher des vaches était celle de machiniste. Le treuil devait marcher 16 heures par jour du lundi au samedi compris. Trois hommes étaient titulaires: Fleury dit Doudlet, un ancien de 1926; Fleury René, qui allumait sa cigarette avec le mégot de la précédente, à tel point que ses doigts étaient bruns; Roger Opplinger, le Casanova qui aimait nous parler de ses conquêtes. Pour ma part, j'étais intrigué par les commandes de l'installation. Mais seul le vieux avait remarqué ma curiosité et pensé que cela pouvait lui être utile en cas d'imprévu. « Tu vois, me dit-il, tu tiens le frein de la main gauche. Tu le libères de la tension tout en embrayant de la main droite de la position 1, puis deux et trois. Tout cela en douceur. » Personne ne devait être au courant. Tu parles!

Désigné par Otto Rickli, employé des services techniques, chargé de l'organisation du plan Wahlen, je me retrouve un matin à faucher des feuillages de pommes de terre pour Hübelhard, un paysan de Courroux. Après une heure de travail arrive une estafette des Rondez: « Broquet, tu dois revenir tout de suite au Pré Rose, il n'y a pas de machiniste. » C'est ainsi que pendant plusieurs semaines, j'ai fait les deux huit: 6-14 h et 14-22 h.

Un travail important, en temps normal, consistait pour moi à préparer les lampes des mineurs. Je remplaçais l'ancien carbure par du nouveau et je remplissais le réservoir d'eau. Une charge suffisait pour huit heures.

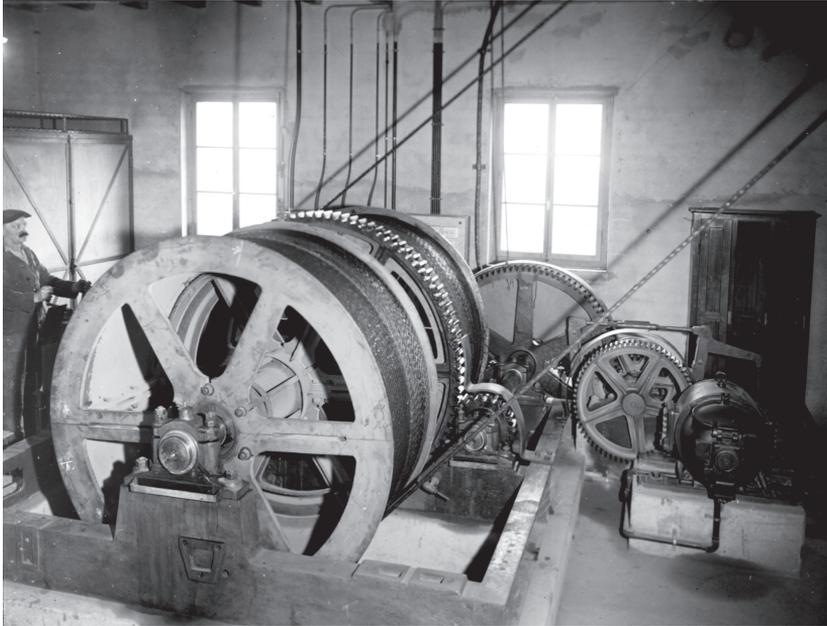


Illustration 3 : Mines de Delémont, années 1920 ©musée jurassien d'Art et d'Histoire, Delémont.

Si le mécano était en vacances, je forgeais les pointes des marteaux-piqueurs, je filetais des tuyaux de 3/8 pouce pour l'avancement des galeries.

À midi, c'était la gamelle, une pause d'une heure. Quand un événement exceptionnel figurait sur les manchettes, je me payais *le Démocrate* à 20 centimes. Ce fut le cas en 1943, lorsque *le Démocrate* titra « Enlèvement de Mussolini sur le Gran Sasso par le colonel Skorzeni ».

Ce fut longtemps Marcel Bindit, une année plus vieux que moi, qui s'occupa des terrils. La cuve arrivait au premier, il posait son wagonnet dessous, actionnait le verrou de fermeture. Le contenu s'écoule d'autant mieux que le fond de la cuve est en biais.

À l'entrée en fonction du téléphérique, nous avons chargé dans les bennes le minerai accumulé jusque-là. Cela dure des semaines. Je revois le père Dominé tout courbatu par des années de travaux pénibles remplissant les godets du téléphérique. Quelquefois, l'envie prenait au chef d'exploitation de s'y essayer. Il nous disait même que cela requiert une certaine intelligence.

Le lavoir de la Blancherie

C'est la maison Wyss, charpente, rue du Stand à Delémont, qui fut chargée de construire le chevalement et les supports intermédiaires sur une distance que je n'ai pas connue, mais qui devait tourner autour de 1 000 m de longueur. On accola le chevalement à l'ancien lavoir. Je pense qu'on utilisa l'ancien appareil, un broyeur qui libère le minerai de sa gangue d'argile rouge. Il sera conduit par wagonnets sur la passerelle enjambant la Sorne, versé ensuite dans un wagon C.F.F. stationné à cet effet au terminus d'une ligne terminée par un poids public à la rue de Chaux. Le *Schlamm* (limon) sera évacué périodiquement dans la Sorne qui prendra alors la couleur orange du bolus. Le minerai partira à destination du haut-fourneau de Choindez.

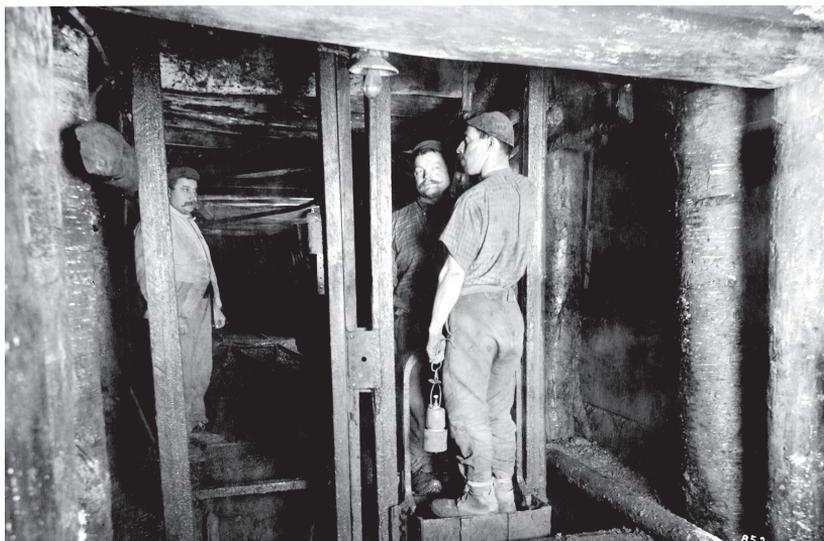


Illustration 4 : Mines de Delémont, années 1920 ©musée jurassien d'Art et d'Histoire, Delémont.

Le mineur de fond

Chaque mineur a son chantier au bout d'une galerie. Il place le filon à mi-hauteur, à moins que celui-ci n'ait une dimension exceptionnelle. Il creuse en général le bolus d'abord afin de libérer le minerai. Il dépose ce bolus à l'arrière: une partie sera évacuée par le wagonneur, une autre partie sera rejetée au-dessus et autour du boisage. Il dispose d'un pic à

une seule pointe, d'une pelle à manche court et à poignée, comme une bêche. Si le matériau est trop compact, il utilise son marteau-piqueur et râle si la pointe s'émousse ou bien éclate, signe d'une trempe ratée.

Chaque mineur a sa méthode et ses petits secrets où entre l'expérience du métier. Son chantier est à large bande pour qu'il puisse profiter de la couche sur la plus grande largeur possible. Sa rémunération en dépend. Le mineur choisit son bois et l'emmène avec lui à la descente en le tenant dans les bras. Sur une photo on voit le jeune chef mesurant l'épaisseur du filon. Je vous parlerai plus tard de celui que j'ai connu quand il avait 42 ans.

Le Pré Rose de 1941-1945

Ce fut 2500 m de galeries, 16400 m² de surface exploitée avec 24400 m³ de vide, 51200 tonnes de minerai brut, soit 32000 tonnes une fois lavé.

Les wagonneurs, ils arrivent à fond la caisse. Tirez-vous entre deux *stolls* pour vous abriter de ces voyous. Lampe accrochée à l'avant, arc-boutés à l'arrière, ils profitent de toutes les descentes pour se donner de l'élan et pousser le moins possible. Mais les casse-cou ne manquent pas d'adresse et ils ont un frein qu'ils savent utiliser si nécessaire.



Illustration 5 : Mines de Delémont, années 1920 ©musée jurassien d'Art et d'Histoire, Delémont.

Les galeries: c'est le filon qui donne l'orientation. Certains mineurs ont la pêche pour réaliser une belle galerie: 1,30 m à mi-hauteur, environ 1,5 m en hauteur. Les *stolls* et les *capés*⁷ sont apprêtées à la menuiserie des Rondez, entaillées afin qu'elles s'emboîtent les unes avec les autres, afin de former une clé de voûte résistante à la pression. Du sapin vert écorcé d'un diamètre de 25 cm environ. Les rails et le tuyau de 3/8 pouce suivent avec l'avancement de la galerie.

À côté du transport, il y a donc l'abattage, qui est l'une des principales tâches dans le sous-sol. Avec des marteaux-piqueurs et des pics, les mineurs découvrent le minerai et l'extraient pour le mettre dans les wagons.

Par nécessité, le travail du mineur est individuel. À la pause d'une demi-heure, il y a des rapprochements de proximité où l'humour et les blagues ne sont pas absents⁸. La cuve se range au niveau du sol, ce qui permet au wagonneur de déclencher son dispositif d'ouverture de l'avant et de soulever l'arrière pour un vidage complet. Il avertit le machiniste que la cuve est pleine par le coup de sonnette selon le code en vigueur.

Pour le transport des hommes, un plancher amovible est posé sur la cuve. Les colonnes-guides contribuent à la bonne tenue de la cuve en évitant tout balancement malgré une vitesse rapide.

Plus tard, pour rendre la fonte plus résistante, le manganèse est ajouté au minerai de fer. Sept Jurassiens en 1942, jusqu'à 26 en 1945, ont exploité dans les Grisons, à Tinzen, une mine de manganèse dans des conditions moyennageuses.

Personnel des mines de Pré Rose durant l'exploitation de 1941-1945

Et les hommes, me direz-vous ?

Il y a M. Bühlmann du bureau technique des Rondez comme chef d'exploitation.

Le chef d'exploitation: Werner Steiner, 1900, originaire de Liesberg, fils d'un maître secondaire du collège de Delémont, diplômé du Technicum de Berthoud, est nommé chef des mines de fer de la Société des usines de Louis de Roll S.A. à 23 ans. Lorsque je l'ai connu, il avait 42 ans, la dégaine d'un officier de cavalerie, la raideur en moins. Il est svelte, des yeux perçants. Bien que nous soyons en temps de guerre et qu'il porte trois casquettes — capitaine d'artillerie, incorporé dans une brigade d'infanterie, adjudant du commandant de la Brigade frontière 3,

commandant du fort de Plein-Bois de Bourrignon et chef des mines de Pré Rose —, il n'est jamais venu en uniforme pour impressionner les ouvriers. Tout au plus se permettait-il parfois les bottes, la culotte et le veston cravate. Sinon des complets sport en gris, parfois avec pantalon golf. Il enfilait une salopette pour faire une visite au fond. Ses avis de tirs au canon étaient publiés dans tous les villages environnants. Sa puissance de travail devait être exceptionnelle. Il était surtout présent au moment de la préparation des salaires, que nous faisons ensemble et que je portais ensuite au chef du personnel, M. Henri Iseli, une fois toutes les deux semaines. Tous les jours Delémont-Rondez. Lors de notre rencontre de 1942, il n'a pas pu me proposer un cahier des charges complet. Il fallait improviser. Tout était à refaire. J'ai appris à voir les travaux sans poser des questions qui dérangent. À ce propos, j'entretenais une solide amitié avec le mécano Hermann Affolter, Suisse rentré de Delle au moment de la débâcle en 1940. Je me moquais de son accent parigot mélangé à l'alsacien de Bärschwil. Engagé ensuite aux Rondez, il fut victime d'un grave accident (il perdit un bras) en réparant le cubilot.

Maintenir la propreté dans le bâtiment, s'occuper du bien-être des mineurs, remplacer le mécanicien lorsqu'il était absent, préparer les prolongements des rails pour les galeries, forger les pointes des marteaux-piqueurs, fileter les tuyaux de 3/8 pour les conduites d'air comprimé, en fait, j'étais l'homme à tout faire. Mais le fait d'avoir vue sur les salaires me permettait d'avoir une certaine considération de la part des ouvriers, malgré mon jeune âge. J'étais fier de leur estime et elle n'était pas feinte. Surtout lorsque je les rencontrais au fond en pleine activité. « Petit Broquet, viens que je te raconte encore la dernière » me disait la Caille en sortant du puits. Un petit corps maigre, mais d'une force de travail incomparable. C'était toujours une histoire de domestique qui tripotait la servante. Pourquoi y suis-je encore sensible après si longtemps ? Peut-être la nostalgie des jeunes années.

De mémoire : tout oublié réservé

Certains ont été mineurs jusqu'en 1926.

Werner Steiner, chef d'exploitation, route de Porrentruy, Delémont ;

Louis Chapuis, contremaître, Develier (mineur durant 36 ans) ;

Marquis Pierre, contremaître, Mervelier ;

Broquet Léon, aide au chef d'exploitation, Movelier ;

Fleury *dit* Doudl[et], Courcelon, machiniste serveur du treuil;
Oppliger Roger, Pré Rose, machiniste serveur du treuil;
Fleury René, Courroux, machiniste serveur du treuil;
Schindelholz Marc, mineur, Delémont:
Däpp Marc, Courcelon mineur;
Däpp frère, Courcelon mineur, wagonneur;
Hofer Hermann, mineur, Delémont;
Hofer frère, wagonneur, Delémont;
Affolter Hermann, mécanicien, Delémont;
Gasparoli Fernand, Châtillon, mineur;
Respinguet, Châtillon, mineur;
Stegmann, Courtételle, mineur;
Piquerez Jean-Pierre, Saint-Ursanne, mineur;
Dick Henri, boiseur, Saint-Ursanne, mineur;
Beuchat Olivier, ?, mineur;
Fromaigeat ?, Courrendlin, wagonneur;
Broquet Otto, Courrendlin, wagonneur;
Luraschi ?, Courrendlin, wagonneur;
Fleuri André, Courroux, wagonneur;
Wegmüler ?, Delémont, wagonneur;
Freudiger (père), Delémont, mineur;
Freudiger (fils), Delémont, wagonneur;
Rais (fils), Vermes, mineur;
Schull ?, Courroux, wagonneur;
Haering Marcel, Delémont, mineur;
Morel ?, Delémont, wagonneur:
Thomet ?, Courrendlin, wagonneur;
Domine (père), Courchapoix, manœuvre;
Dominé (neveu), Courchapoix, wagonneur;
Bindit Marcel, manœuvre, Delémont, La Croisée;
Fleury ? (*dit* La Patate), wagonneur, Courroux;
Dominé ?, Courchapoix (cycliste militaire);
Ecabert ? (*dit* La Caille), mineur, Courroux;
Amor ?, chef d'équipe (Vaudois, rapatrié de guerre);
Fleury Marcel;
Fleury Virgile;
Berdar Jacques.

NOTES

¹ L'Association de la tête du puits de mine (A.T.P.M.) a été constituée pour sauver et valoriser le bâtiment éponyme, en offrant aussi un futur lieu de mémoire et de culture lié à l'exploitation minière. Elle est une association à but non lucratif, reconnue d'utilité publique. Son site est accessible à l'adresse www.atpm.ch.

² C'était le frère de mon grand-père [N. D. É. — toutes les notes sauf la première sont de l'auteur].

³ À la famille depuis la nuit des temps. Mon arrière-grand-père Grégoire (1821-1885).

⁴ Il y a 10 ans, [il a reçu] le prix Fleury-Mesplet de ses collègues éditeurs.

⁵ Mes huitième et neuvième années d'école, où j'apprends à traire et à faucher.

⁶ [N. D. É. — Il s'agit donc de la réouverture de la mine. Le journal bilingue biennois a paru de 1890 à 1955, accompagné du sous-titre *Feuille d'annonces principale pour la ville de Bienne, le Seeland et le Jura*. Il ne s'agit pas du même titre que le journal homonyme publié dans le canton de Neuchâtel].

⁷ Amenées au Pré Rose par le père Rossé, avec un char à pont à un cheval.

⁸ Voir ci-dessus l'anecdote relative à la conférence de Munich [N. D. É.].

Texte mis en forme par Matthieu Gillibert.